

Québec français



L'année des Anglais

Gaston Deschênes. *l'Année des Anglais / la Côte-du-Sud à l'heure de la conquête*. Sillery. Les Éditions du Pélican/Septentrion. 1988. 180 p.

André Gaulin

Number 73, March 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45288ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gaulin, A. (1989). Review of [L'année des Anglais / Gaston Deschênes. *l'Année des Anglais / la Côte-du-Sud à l'heure de la conquête*. Sillery. Les Éditions du Pélican/Septentrion. 1988. 180 p.] *Québec français*, (73), 90–90.

LES PRIVILÈGES DE LA LECTURE ?

L'année des Anglais

André Gaulin

C'est le curé de Kamouraska qui date ainsi la disparition de deux pages des registres paroissiaux, en 1759, en la dénommant sans plus : « l'année des Anglais ». En lisant ceci, on n'est pas sans penser à la thèse de Heinz Weinmann qui, dans son livre publié à l'Hexagone, *Du Canada au Québec. Généalogie d'une histoire*, prétend que la rupture profonde causée par ce qui a été appelé la Conquête n'est qu'une invention des historiographes et idéologues nationalistes. Pour ceux que ce livre intéresse, le professeur-docteur Jürgen Olbert en a proposé une interprétation dans le numéro 70 de *Québec français* sous le titre de « Variations allemandes sur des thèmes québécois ».

Aussi, en lisant le très intéressant livre de Gaston Deschênes, *L'Année des Anglais, la Côte-du-Sud à l'heure de la conquête*⁽¹⁾, a-t-il paru utile d'en faire profiter les lecteurs de *Québec français*. Car la bataille des plaines d'Abraham et ses conséquences toujours actuelles sur notre histoire nous forcent à rester curieux de tout ce qui peut expliquer dans le passé notre conduite courante. Après tout, 1759 vaut bien 1346 pour la France. Pour rappel historique, cette année-là, à Crécy, la noblesse française avait été désemparée par Édouard III : cela donnerait la guerre de Cent ans. Il n'est sans doute pas tragique en soi que le Français moyen ignore tout de Crécy puisque la France est restée un pays souverain. Mais de voir se rallier récemment beaucoup d'intellectuels québécois, épris de grilles théoriques, à la thèse de Weinmann, fiction plus qu'histoire dit Olbert à juste titre, annulant ainsi par sa notion de la double identité « enrichissante » (la « double bind » qui rime en anglais avec *blind*) toute l'analyse percutante du *Canadien français et son double* (Jean Bouthillier, à la même maison d'édition), cela laisse songeur et porte à croire que, faute de connaître son histoire, on peut se laisser passer n'importe quoi pour le réel du passé vécu.

En tout cas, si la dite Conquête n'a rien changé, l'étude historique de Deschênes jette un pavé dans cette belle affirmation. Cela est fait à partir de la Côte-du-Sud,

c'est-à-dire de ce pays qui va de Saint-Joseph-de-la-Pointe-Lévy et Beaumont jusqu'à Kamouraska, quinzième paroisse de cette Côte dont relèvent aussi alors les maisons qui vont jusqu'à Trois-Pistoles, le reste du territoire plus à l'est relevant des missionnaires. On ignore souvent que ce territoire présent dans l'imaginaire de Casgrain, de Gaspé, de Laetitia Fillion... est un véritable grenier, un pays prospère et qui sera ciblé par les Anglais. Le récit de Deschênes bien documenté, citant souvent ses sources en tramé ou en annexe, accompagné d'une iconographie précieuse, suit le cours des saisons et de l'histoire des batailles de Québec : printemps 1759, été, automne de la bataille des plaines d'Abraham et suite des oppositions de deux ennemis séculaires puis hiver et la suite de l'année 1760 incluant la bataille de Sainte-Foy.

Ce qui étonne, c'est cette mobilisation générale exigée par l'invasion d'une flotte anglaise de 49 navires de guerre sans compter les autres bâtiments de transport et de ravitaillement : en tout, 150 bateaux sur le fleuve et un total de 18 000 hommes ! Quand on sait que la colonie comprenait environ 60 000 habitants dont une grande partie était très jeune, on imagine quel remue-ménage il se fit. Sur la Côte-du-Sud par exemple, où plus de la moitié de la population est composée d'enfants, où le territoire regroupe le sixième de la population de la Nouvelle-France (plus ou moins 10 240 habitants répartis en environ 1 635 familles), c'est le branle-bas général.

Cette population est conscrète, les femmes, les enfants et les vieillards doivent quitter les seigneuries et s'abriter dans les bois, les animaux doivent être conduits à Pointe-Lévy. Vie paisible avant et pendant une petite bataille de rien du tout ? Quelle naïveté ! C'est comme la fin d'un monde à laquelle participent des soldats non entraînés et peu enthousiastes faut-il le souligner — ce sont des paysans, non habillés, non armés par l'État, préoccupés par leurs semailles, puis par leurs récoltes. Ce qui est plus : des centaines de maisons et bâtiments sont brûlées, y compris plusieurs « voitures d'eau ». Des villages entiers y passent, les églises et lieux de culte étant seuls épargnés. N'en déplaise à ceux qui imaginent la guerre de Conquête anglaise comme une campagne *civilisée*, George Scott brûle

plus de maisons que le Colborne de 1837-38, dit « le vieux brûlot ». On brûle de Kamouraska à Saint-Thomas de la Pointe-à-la-Caille (Montmagny). On peut donc imaginer la sorte d'hiver que les survivants doivent passer. Sans que l'auteur ne le veuille nécessairement, l'image de Murray en prend aussi un coup. Ses textes manifestent la même morgue et supériorité suffisante que ceux de Lord Durham. Celui qui vient envahir la paisible colonie française et la dévaster écrit aux habitants, en novembre 1759 : « Nous vous exhortons avec empressement d'avoir recours à un peuple libre, sage, généreux, prêt à vous tendre les bras, à vous affranchir d'un despotisme rigoureux, et à vous faire partager avec eux les douceurs d'un gouvernement juste, modéré et équitable... » Je trouve déjà mis en place le discours d'un conquérant qui vient prôner la liberté par les armes, les vexations et les tentatives d'assimilation.

Voilà un livre qui nous aide à nous faire une plus juste idée de ce que put être la rupture majeure d'un changement d'allégeance politique qui va évidemment en s'accroissant au fur et à mesure que s'opposent, par les codes linguistiques et culturels, deux visions du monde. Quand on sait que Québec comptait 8 000 habitants en 1760, que l'Île d'Orléans et la Côte de Beauport et Beaupré tous deux très peuplés ont également été fort touchés par la guerre de Cession, on est porté à penser que les hypothèses théoriques ne devraient jamais faire abstraction du réel absolu. Si l'histoire n'est pas une maîtresse impérieuse, elle peut souvent porter le nom d'Ariane...

(1) Gaston Deschênes, *L'Année des Anglais/la Côte-du-Sud à l'heure de la conquête*, Sillery, les Éditions du Pélican/Septentrion, 1988, 180 p. Quand on sait l'importance du Traité de Paris sur les villes (environ alors 13 000 h.), on peut aussi consulter, pour complément d'information, André Lachance, *la Vie urbaine en Nouvelle-France*, Montréal, Boréal, 1987, 148 p. On sait en effet que le Serment du Test soustrayait à ceux qui n'abjuraient pas leur foi administration, commerce et industrie ! C'est beaucoup, non ? Surtout quand on sait que les trois villes importantes de Nouvelle-France regroupaient déjà plus de 20% de la population.